

COMME UN GOÛT DE CENDRE

Marie Ferranti

Les Femmes de San Stefano

Paris Gallimard, 1995 - 110 pages, 21 cm (Collection Blanche) - 80 F.

Acheté par le plus grand des hasards, j'ai ressenti un véritable coup de cœur à la lecture du premier roman de Marie Ferranti intitulé **Les femmes de San Stefano**. De prime abord, l'intrigue paraît classique : Francesco vient de perdre sa femme, morte en accouchant. Inconsolable, il laisse son bébé à une parente, vend ses meubles et se réfugie dans les marais qui entourent San Stefano.

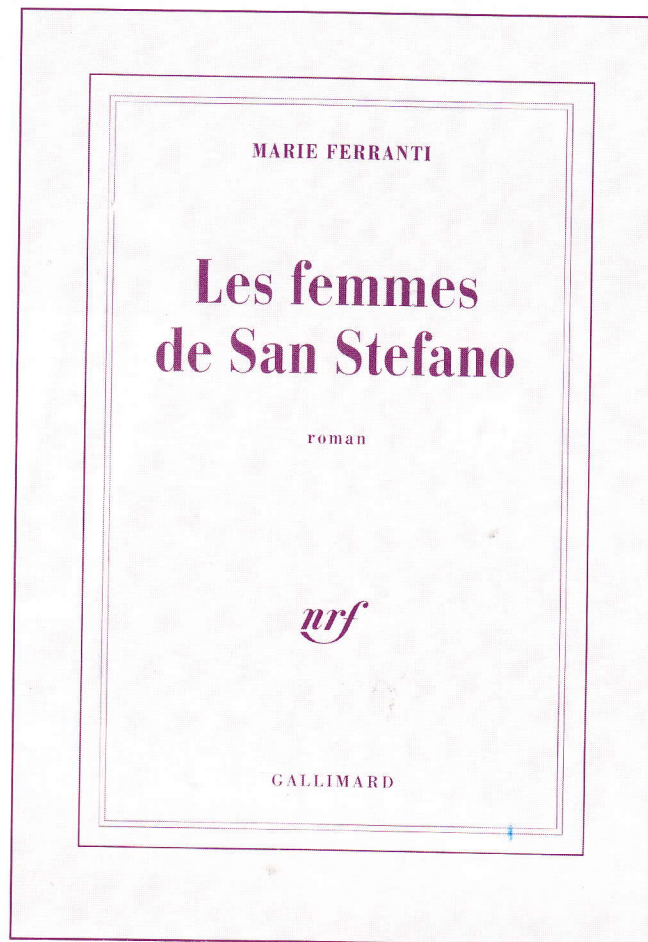
Or, Francesco est un paysan corse comme on en a peu décrit jusqu'à présent. Muré dans sa douleur, il n'a pas honte d'étaler l'amour qu'il portait à sa femme : «Il vivait dans l'obsession des ombres et de la mort. Ses yeux ne s'attachaient à rien. Tout l'importunait. Quelquefois, il était secoué de sanglots. Les larmes coulaient sur son visage sans même qu'il les essuyât». Son comportement dérange car il va à l'encontre de l'image virile que l'on n'a pas cessé d'attendre d'un insulaire depuis des siècles. La saleté dont il s'enveloppe, signe tangible d'un deuil récent, sert de rempart contre la méchanceté humaine. Seuls, les hommes du village, ou plutôt une certaine catégorie d'entre-eux, comprennent et respectent sa douleur : «Les bergers, habitués à vivre auprès des bêtes, n'étaient pas indisposés par l'odeur de Francesco ni par ses manières un peu rudes et encore moins par le silence où il se tenait le plus souvent. Ils disaient qu'il était dans le malheur depuis trop longtemps, que la longueur de sa peine témoignait qu'il n'était pas un homme ordinaire». L'impuissance physique et morale dont il est doté font de lui la figure emblématique du malheur sur laquelle vont se cristalliser toutes les passions. Face à lui, des personnages de femmes fortes. Emilienne, fascinée par Francesco depuis qu'il a exercé sur elle ses talents de rebouteux, ne va pas accepter son indifférence («Que Francesco ne l'eût pas désirée, le soir où il était venu chez elle, l'avait laissée dans l'écoeurement de soi»). Elle va tout mettre en œuvre pour le détruire, occultant ses sentiments pour ne pas être en face de

son désir. Sa haine sera telle que même face à son cadavre, dans les toutes dernières lignes du roman, elle n'hésitera pas à perturber le rituel de deuil, en se réappropriant le corps par un attouchement des yeux, sous le regard pétrifié des pleureuses. Louise Romani, n'ayant pas supporté que sa fille, Pauline, s'extasie sur la couleur des yeux de Francesco, la giflé avec une telle violence, que sa tête heurtant un meuble la commotionne au point de la rendre «sem-

d'entre elles toutes, elle va essayer de rétablir une certaine normalité dans les rapports de Francesco et ses femmes de San Stefano. Gardienne de la mémoire mais aussi de la tradition, c'est elle qui découpera des funérailles du pays. La boucle sera alors bouclée : le roman qui débutait par une mort se terminait par un nouveau deuil. La mort de Francesco est-elle naturelle ou délibérée ? Le roman reste en suspens.

Cependant, s'il y avait un message à mettre en exergue, ce serait sans aucun doute celui de Thomas, petit chef de bande qui vit une relation quasi incestueuse avec sa mère. Cette dernière porte un amour infini qui l'empêche pas de le sentir comme les autres adolescents du village. Attiré par Clément, Thomas dans un même temps se laisse aller dans une totale dépendance infantine. Ce plaisir qu'il éprouve en exigeant le sein maternel de Louise dans une relation d'ordre incommensurable, à la limite de la folie. Thomas est une véritable nouveauté dans le paysage romanesque insulaire. Double de Francesco, il partage avec lui le dernier une profonde souffrance intérieure. Il est, de fait, la solution physique de l'incommensurable absolue.

Grâce à une écriture complexe, Marie Ferranti donne à son roman une dimension qui dépasse le seul cadre corse pour la hauteur de la hauteur d'une tragédie humaine universelle. Les femmes de San Stefano sont des prêtresses de la vengeance mais elle n'ont pas l'apparence altière des héroïnes qui les ont précédées et dont



continue à nous abreuver. Ce sont des meurtris dans leur chair et dans leur âme. Si la parole se fait rare, les corps, au contraire, crient, ne cessent de se frôler, de se voler, de se déchirer, de se haïr sur une terre de cendre et de mort. Ici, Eros et Thanatos n'ont jamais fait aussi bon ménage. De cette littérature de cette qualité, on en redemande.

Quant à Magdalena, la plus généreuse

K. Andreani-Peraldo